

Abdulnaser Alayed



PALAIS D'ARGILE

Abdulnaser Alayed

Palais d'argile

© Abdalnaser Alayed, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9169-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« À Nana-Mansi, âme fondatrice de la première confrérie de l'eau,
disparue un été de 1760 av. J.-C., à Mari ou dans les broussailles alentour. »

Chapitre I

Mari, Jour de Vénus, 1er avril 1771 av. J.-C.

La foule, qui quelques instants plus tôt ondulait d'un quartier à l'autre comme un troupeau sûr de ses chemins, se calma peu à peu. Lorsque les mariés atteignirent l'édifice rouge et commencèrent à gravir ses marches, les gens se dispersèrent, glissant vers la ville tel un filet de fourmis noires se refermant sur la nuit.

Le soleil, lui aussi, se retira.

Il caressa d'un dernier souffle les remparts de la rive ouest, les palmes hautes et immobiles, rouges, bleuies, puis s'effaça dans l'étendue du désert. Les oiseaux nocturnes descendirent de leurs nids invisibles, tournoyant en cercles serrés, projetant des ombres mouvantes sur la pierre. Une brise printanière traversa soudain les hauteurs, et Ashar-Il frissonna.

Corps mince, presque fragile, il serrait contre sa poitrine une jarre d'argile ventrue remplie de grosses truffes. Son compagnon, Majdi-Haddo, était tout l'inverse : grand, solide, avançant d'un pas sûr, tenant le chevreau blanc par les pattes comme s'il ne pesait rien.

La mariée, splendide et hiératique, montait les marches en s'appuyant sur le bras d'un homme massif dont les vêtements superposés formaient comme une armure de tissus précieux. Sa haute coiffe d'or étincelait de pierres colorées qui captaient les dernières lueurs du jour.

Leur ascension les menait vers ce bâtiment rouge qui, vu de près, paraissait encore plus mystérieux : une tour à sept niveaux décroissants, entièrement construite d'argile cuite. Aucune fenêtre, aucune porte, aucun passage. Une masse sans intérieur, comme un sanctuaire dédié à la simple existence de sa forme.

Quand les mariés atteignirent le dernier palier, la plateforme supérieure baignait dans une obscurité translucide.

Plus une âme.

Majdi posa soudain la main sur le bras d'Ashar-Il.

— Viens.

— OÙ ça ?!

— Voir ce qu'ils font là-haut.

— Ce sont des mariés...

— Justement.

— Et qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Majdi se dégagea comme une flèche, bondit sur les premières marches.

Ashar-Il hésita, puis le suivit, l'estomac serré, regrettant l'absence de la foule et de ses soldats qui, peut-être, auraient empêché cette folie.

Majdi volait presque.

Ashar-Il, lui, avançait en posant les orteils sur chaque marche pour s'assurer qu'elle tenait vraiment. La peur lui mordait les talons : peur de glisser, peur de perdre la jarre, peur de perdre Majdi, peur des oiseaux noirs qui frôlaient son visage dans des cercles affolés.

Il finit par rejoindre son ami.

Majdi se tapissait dans l'ombre du dernier palier, une main sur la gueule du chevreau pour étouffer tout son.

Ashar-Il s'accroupit. Avant même d'oser regarder le sommet, son regard glissa vers le bas – et Mari entière se révéla à lui : le rempart d'argile, la forêt de toits serrés, les deux grandes demeures au centre, les rues de calcaire blanc bordées de palmiers et de peupliers, le large canal qui entrait par l'ouest et sortait par l'est pour rejoindre le fleuve plus loin.

La fumée des foyers montait en volutes fines, portant des odeurs de viande rôtie, de pain déchiré, de vin chauffé.

Une douceur fugitive se déposa dans sa poitrine – puis Majdi l'attrapa par la taille, l'attirant vers le rebord.

Ashar-Il résista, se recroquevilla.

Mais Majdi, d'une force patiente, le souleva.

Alors il vit.

Un vaste lit, posé au centre de la terrasse comme une offrande.

Des torches décrivaient un cercle irrégulier autour de lui.

Des jarres, des coupes, des fruits, de la viande.

Et les mariés, rapprochés l'un de l'autre, baignés d'un halo qui semblait respirer.

Le large dos de l'homme cachait presque tout.

Il se pencha vers la femme, et l'ombre de son geste suffit à éveiller quelque chose en Ashar-Il : une sensation chaude, un glissement intérieur qu'il ne comprenait pas.

Un souffle monta du lit – un soupir, peut-être.

Ashar-Il leva les yeux malgré lui.

Il vit les têtes se rapprocher, s'éloigner à peine, puis se retrouver.

Un rythme se dessinait, lent, cérémoniel, comme si une force plus vaste qu'eux deux guidait les gestes.

La femme murmura quelque chose – pas des mots pour Ashar-Il, mais une incantation, une mélodie grave dont il sentit la vibration descendre dans son ventre.

Une chaleur se rassembla en lui, une pulsation confuse qui montait et redescendait comme un animal prisonnier.

À côté, Majdi se haussait déjà sur la pointe des pieds.

Ashar-Il sentit son souffle court, tendu, haletant – une tension qui résonna étrangement dans son propre corps, comme un écho qui ne lui appartenait pas.

La nuit, autour d'eux, se resserrait.

Le visage du marié apparut quand il jeta sa coiffe : un bruit d'or résonna sur la pierre.

Son torse se dégagea des étoffes en un geste large, et la lumière du feu glissa sur sa peau comme sur un métal vivant.

La mariée, elle, avait dans le regard un éclat qui semblait appeler, attirer, ordonner presque.

Ashar-Il, qui ne comprenait rien à cet ordre muet, sentit pourtant qu'il s'y mêlait – qu'il regardait, qu'il écoutait, qu'il se laissait traverser.

Le temps s'étira.

Sur la terrasse, les mouvements se faisaient plus amples, plus lents, plus chargés, comme un rite ancien dont chaque respiration était un verset.

Le souffle d'Ashar-Il se fit plus lourd.

La hauteur, la jarre, la peur – tout cela s'effaça.

Il ne resta que le cycle régulier des deux corps, la lune suspendue au-dessus d'eux, et la pulsation intérieure qui grondait dans son ventre sans qu'il sache l'arrêter.

Les heures passèrent.

Par moments, l'homme faiblissait, et la femme le ravivait d'un mot, d'un geste, d'un frémissement d'épaules.

Puis elle se levait, allait à l'écart, se tournait vers la lune et rien que sa présence suffisait à faire se redresser l'homme comme si la nuit elle-même l'appelait.

Tout cela, Ashar-Il ne le saisissait qu'à demi comme un rêve intense vu derrière une paroi de verre.

Mais quelque chose en lui changeait un passage secret s'ouvrait et chaque battement de son cœur le poussait plus loin dans ce monde nouveau.

Au bout d'un temps impossible à compter le sommeil le prit soudain d'un seul coup comme un rideau qui tombe.

Majdi après avoir résisté finit lui aussi par se laisser tomber abruti par la fatigue et le vin qu'il avait volé.

À l'aube le chevreau réveillé avant tout le monde s'échappa trottina sur la terrasse et s'approcha du lit.

Son museau rencontra un pied qui dépassait.

Un rugissement éclata.

— Ô père Enlil !

La femme hurla.

Le chevreau détalait.

L'homme bondit saisit une jarre comme une arme se précipita vers le bord.

Et là il vit les deux jeunes hommes.

Deux silhouettes recroquevillées : l'une tremblante – Ashar-Il – l'autre égarée dans un reste de sommeil – Majdi.

La colère déforma ses traits.

— Qui êtes-vous ?!

Majdi leva les yeux hébété et lâcha avec une insolence pâteuse :

— Et toi... qui es-tu ?

L'homme resta un instant immobile, comme s'il venait d'oublier sa propre nature.

Puis posa la main sur son thorax, inspira profondément, et d'une voix qui fit vibrer la pierre :

— Je suis Zimri-Lim... roi de Mari.
